

Je comprends l'émotion de M. Duhamel en racontant cet épisode de sa vie. Ce sont de ces choses dont on se souvient toujours.

\* \* Les horlogers de Montréal sont dans la jubilation. Pourquoi ?

Parce que le conseil de la cité a décidé que les chars urbains seraient mus par l'électricité.

En quoi les chars urbains mus par l'électricité peuvent-ils intéresser les horlogers ?

En ce sens que l'électricité aimante les mouvements des montres quand ils sont en fer, en acier, enfin quand ils sont fabriqués avec un métal magnétique, et qu'une fois aimantés ils ne fonctionnent plus.

D'où il résulte qu'il nous faudra faire changer les mouvements de nos montres, ou nous abstenir de voyager dans ces véhicules.

C'est beau la science et j'en suis grand admirateur, mais elle a parfois des effets très curieux et coûteux.

Les échevins horlogers, s'il y en a, ont du voter pour ce système

\* \* Le choléra arrive, c'est entendu ; nous ne sommes pas prêts à le recevoir en ennemi, c'est encore vrai, mais si triste que soit cette double vérité, elle prête encore à la plaisanterie, paraît-il.

L'autre jour, on en parlait devant X., le journaliste spirituel et un peu bohème que vous connaissez, et chacun exprimait ses craintes :

—Mes amis, dit X., vous avez bien tort de faire comme les chiens, de crier avant les coups. Connaissez-vous la nature du choléra qui nous arrive ?

—Sa nature, sa nature, elle est déplorable, c'est une maladie qui tue tout le monde.

—Erreur, un médecin allemand vient de découvrir que le microbe de ce choléra n'atteignait que les créanciers... vous voyez que nous n'avons rien à craindre.

Les créanciers seuls ! si c'était vrai !!!

\* \* Il y a des gens qui ont toujours une histoire en réserve, une ineptie récemment produite, et qui vous abordent en vous disant :

—La connaissez-vous la dernière ?

Voici celle que l'un d'eux m'a racontée hier. Elle est idiote de simplicité.

—Un petit garçon, se promenant avec un bambin de son âge, rencontre deux hommes et dit à son ami, en lui les montrant :

—Celui-ci est mon père, l'autre est son frère, et ils ne sont pas parents. Comment cela se fait-il ?

Vous vous creusez la tête et, après avoir cherché longtemps, vous finissez par dire que cela n'est pas possible.

—C'est évident, répond l'autre froidement, ce n'est pas vrai, c'est un p'tit menteur !

*Edouard*

## EN FUMANT



Le conseil d'hygiène vous donne les moyens de vous préserver du choléra s'il venait dans nos parages, je vais vous donner gratuitement le moyen de vous en débarrasser *subito* s'il venait à vous visiter.

Pour donner toute l'authenticité nécessaire à ma recette, je suis obligé de commencer par une anecdote. Quant au choléra, je n'en serai pas aux

mêmes frais de mise en scène, car il est connu, et personne, que je sache, ne désire faire plus ample connaissance avec lui.

C'était pendant une des grandes, ou plutôt une des visites de cérémonie du choléra à Paris.

Le fléau faisait des victimes à droite et à gauche et les cholériques tombaient drus comme mouches. Tous ceux qui étaient atteints du microbe mouraient dans quelques heures et il n'y avait aucun moyen de les rattrapper tant, l'épidémie était maligne.

Les médecins se prodiguaient, mais ils s'avouaient vaincus.

On avait déjà enregistré plusieurs décès, et le fléau sévissait déjà depuis plusieurs jours, lorsqu'un ami d'un médecin célèbre du temps en fut sérieusement atteint.

Le médecin se rendit aussitôt auprès de son ami, le désespoir dans l'âme et maudissant son impuissance. Lorsqu'il fut en face du pauvre cholérique, il constata avec des serremments de cœur les ravages de l'épidémie sur son ami. Celui-ci, atteint depuis trois heures seulement, avait déjà un teint cadavérique ; ses yeux étaient enfoncés dans leurs orbites, ses lèvres retirées et pâles.

C'est d'une voix à peine perceptible qu'il fit ses recommandations au docteur, son ami :

—Mon pauvre ami, disait-il entre deux râles et en se faisant entendre avec peine, mon cher ami, je n'en ai plus que pour quelques minutes à vivre, et je veux te faire une recommandation et te demander un service que ton amitié me permet... Veux-tu, après ma mort, être le père et le protecteur de ma fille unique?... je te la confie et compte sur toi...

Après cet effort suprême, le malade tomba dans un état de prostration et d'affaiblissement inouï.

Le médecin le regardait d'un œil où se lisait la plus profonde des douleurs ; il le regarda ainsi pendant cinq minutes avec une fixité de regard qui témoignait une grande amertume ou un travail intellectuel très tendu. Après ces quelques instants, où tout son organisme sembla un moment suspendu dans ses fonctions, on put voir, par l'énergique coup de tête qu'il donna en signe d'acquiescement, qu'il avait pris une résolution inébranlable.

Il retourna à la petite table où il avait déposé sa cravache et, après l'avoir prise, il revint brusquement vers le malade qui sommeillait de ce sommeil qui précède la mort, et, avec une dureté cruelle dans la voix, il lui dit sans préambule :

—Vas-tu bientôt finir cette farce-là, tu n'es pas plus malade que moi... Holà ! lève-toi, ou je vais te lever, et rondement !

Joignant le geste à la menace, il enleva, d'une main sûre et brutale, les couvertures du lit et les jeta sur le parquet. Puis, saisissant sa cravache de la main droite, il commença à administrer le fouet, en règle, à son ami, et avec toute la vigueur qu'il pouvait y mettre.

Il joignait aux coups de cravache des paroles autoritaires, commandant à son ami de cesser ses simagrès, de se lever et de s'habiller pour faire une promenade en voiture.

—Vas-tu te hater, lui criait-il, d'une voix de stentor, il me semble qu'il y a assez longtemps que j'attends après toi. Et il soulignait ses paroles de coups de cravache assez violents pour fendre un cuir de cheval.

Dès les premiers coups, le malade protestait, mais avec des paroles qu'on entendait à peine. Peu à peu sa voix se renforçait et devint au même diapason que celle du docteur. Finalement, il se leva nerveusement, prit une chaise et se mit à la poursuite de son ami le docteur, qui s'enfuyait en faisant des entrechats à droite et à gauche et continuait à administrer des coups de cravache avec toute la vigueur possible dans les circonstances.

Cette chasse d'un nouveau genre se continuait depuis quinze ou vingt minutes, lorsque le docteur s'écrasa, exténué par la fatigue et les émotions. Il eut cependant la force de dire à son ami :

—Maintenant, tu peux aller mettre tes habits, tu es guéri.

Le cholérique était en effet guéri et il n'a pas senti, après, le moindre symptôme de l'épidémie.

Cette anecdote est parfaitement authentique et je pourrais, en faisant quelques recherches, vous citer le nom du médecin qui a fait cette cure de la manière pour le moins étonnante qu'on vient de voir et je pourrais aussi donner le nom de celui sur qui le miracle s'est opéré.

Maintenant, me demanderont plusieurs lecteurs, comment expliquez-vous cette guérison par l'emploi d'un moyen qui semblerait plutôt de nature à raccourcir les instants d'un malade qu'à lui rendre la santé ?

Si j'étais médecin, je ferais une longue dissertation sur le système nerveux, sur l'imagination et son impressionnabilité, le tout agrémenté de mots techniques que vous ne comprendriez pas et que souvent les médecins—ou quelques-uns du moins—ne comprennent pas eux-mêmes. Mais comme je ne suis pas un disciple d'Esculape, je vais vous donner mon opinion tout comme un simple mortel.

Je crois pouvoir attribuer la cure en question à l'imagination, à la réaction, au choc du système nerveux et un peu à l'hypnotisme.

A l'imagination qui devait faire un travail énorme chez le malade, parce qu'il devait avoir confiance en son ami qui était un médecin de renom ; à la réaction qui a dû nécessairement se faire dans tout l'organisme et sur les organes malades ; au choc produit sur le système nerveux par la flagellation, flagellation qui a dû inévitablement accélérer et changer la circulation du sang ; et enfin au magnétisme qui a contribué à faire croire au malade qu'il n'était pas malade. Je ne sais pas si cette version est la bonne, toujours est-il que je la risque... quitte à voir un de nos hypocrites me donner une leçon de diagnostic.

Tout extraordinaire que puisse paraître cette anecdote, elle n'en est pas moins dans l'ordre naturel des choses et nous avons maints exemples, sinon tout-à-fait semblables, du moins dans la même catégorie.

Mais ce qui me peine c'est que je ne pourrai pas appliquer mon remède sur moi, si par malheur je recevais la visite du choléra. Après avoir gouaillé le fléau comme je l'ai fait, je serai probablement le premier sur qui il se vengera et je compte, pour l'occasion, sur les bons services d'un ami pour m'appliquer mon remède si je tombais victime de l'épidémie à laquelle je viens de porter le coup de mort. Sans rire, je compte là-dessus.

*Raoul Renauld*

## LES MARINS FRANÇAIS A MONTRÉAL

Nos grands cousins de France, qui sont venus passer quelques jours parmi nous, sont déjà repartis : l'*Aréthuse*, le vaisseau amiral, avec l'avisso le *Hussard*, a quitté notre port lundi, le 5 du mois courant.

LE MONDE ILLUSTRÉ, à l'encontre de ses confrères quotidiens, n'ayant pu suivre le détail des fêtes magnifiques, toutes de chaude sympathie que Montréal français a données en leur honneur, tient cependant à les saluer encore une fois au départ, tout comme, un des premiers, il acclamait leur arrivée. De plus, et pour garder à nos lecteurs un souvenir durable des fraternelles démonstrations occasionnées par cette visite, à nous tous si chère, nous sommes fiers de reproduire une couple d'illustrations prises par nos artistes, MM. Laprès et Chalifoux.

Une de nos gravures représente l'*Aréthuse* et le *Hussard*, dans le port de Montréal : ces deux vaillants navires, au noble aspect, font le plus grand honneur de la marine française, déjà admirée partout. L'autre gravure est un joli groupe de tout le parti d'excursionnistes, le 27 août dernier, en pique-nique au sommet du Mont-Royal. Un de nos collaborateurs, qui a pris part à cette fête, en donne des notes ailleurs.

Mentionnons aussi, pour mémoire, les deux magnifiques soirées au parc Sohmer, le bal champêtre chez M. Beaugrand, l'excursion à Lachine et Caughnawaga, et retour par le fameux Sault Saint-Louis, la réception officielle à l'Hôtel-de-Ville, par le maire et les échevins de Montréal, la messe solennelle à Notre-Dame, dimanche, etc., etc.

Que tout cela dise bien haut à nos frères de France, qui s'en vont déjà, comme nous chérissons toujours notre vieille mère-patrie d'origine.—J. St-E.